

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

La couverture, le sommaire et les pages d'annonces  
publicitaires sont manquantes.

Pagination continue.

LA  
SEMAINE RELIGIEUSE  
DE QUEBEC

---

NICOLAS II

---



NÉ À SAINT-PETERSBOURG,  
LE 19 MAI 1868 ;  
EMPEREUR DE RUSSIE,  
LE PREMIER NOVEMBRE 1894.

## Lettre Apostolique aux Princes et aux Peuples de l'Univers

LÉON XIII, PAPE

SALUT ET PAIX DANS LE SEIGNEUR

*Appel aux Eglises schismatiques d'Orient**(Suite.)*

Aussi, si l'on remonte jusqu'aux origines de la dissidence, on y voit que Photius lui-même a soin de députer à Rome des défenseurs de sa cause : on y voit d'autre part, que le Pape Nicolas I, peut, sans soulever d'objection, envoyer des légats de Rome à Constantinople, avec mission d'*instruire la cause du Patriarche Ignace, de recueillir d'amples et sûres informations, et de référer le tout au Siège Apostolique.* De sorte que toute l'histoire d'une affaire qui devait aboutir à la rupture avec le Siège de Rome, fournit à celui-ci une éclatante confirmation de sa primauté.— Enfin, nul n'ignore que dans deux grands Conciles, le second de Lyon, et celui de Florence, Latins et Grecs, d'un accord spontané et d'une commune voix, proclamèrent comme dogme, la Suprématie du Pontife romain.

C'est à dessein que Nous avons retracé ces événements, parce qu'ils portent en eux-mêmes un appel à la réconciliation et à la paix. D'autant plus qu'il Nous a semblé reconnaître chez les Orientaux de nos jours, des dispositions plus conciliantes à l'égard des catholiques, et même une certaine propension à la bienveillance. Ces sentiments se sont déclarés naguère dans une circonstance notable quand ceux des nôtres, que la piété avait portés en Orient, se sont vu prodiguer les bons offices et toutes les marques d'une cordiale sympathie.—C'est pourquoi *Notre cœur s'ouvre à vous, qui que vous soyez, de rite grec ou de tout-autre rite oriental ; qui êtes séparés de l'Eglise catholique.* Nous souhaitons vivement que vous méditiez en vous-mêmes ces graves et tendres paroles que Bessarion adressait à vos Pères : *« Qu'avrons-nous à répondre à Dieu, quand il nous demandera compte de cette rupture avec nos frères, lui qui, pour nous assembler dans l'unité d'un même berceau, est descendu du ciel, s'est incarné, a été crucifié? Oh! Et quelle sera notre excuse auprès de notre postérité! Ne souffrons pas cela, n'y donnons pas notre assentiment, n'embrassons pas un parti si funeste pour nous et pour les nôtres.—*Considérez bien ce que nous demandons, *pesez-le mûrement devant Dieu. Sous l'empire, non pas certes de quelque motif humain, mais de la charité divine et du zèle*

du salut commun, Nous vous demapdons le rapprochement et l'union, nous entendons une union parfaite et sans réserve : car telle ne saurait être aucunement, celle qui n'impliquerait pas autre chose qu'une certaine communauté de dogmes et un certain échange de charité fraternelle. L'union véritable entre les chrétiens est celle qu'a voulue et instituée Jésus-Christ, et qui consiste dans l'unité de foi et de gouvernement. Il n'est rien d'ailleurs qui soit de nature à vous faire craindre, comme conséquence de ce retour, une diminution quelconque de vos droits, des privilèges de vos patriarcats, des rites et des coutumes de vos Eglises respectives. Car il fut et il sera toujours dans les intentions du Siège Apostolique, comme dans ses traditions les plus constantes, d'user avec chaque peuple d'un grand esprit de condescendance, et d'avoir égard, dans une large mesure, à ces origines et à ces coutumes.—Tout au contraire, que l'union vienne à se rétablir et il sera certainement merveilleux, le surcroît de lustre et de grandeur, qui, sous l'action de la grâce divine, en rejaillira sur vos Eglises. Que Dieu daigne entendre cette supplication que vous adressez vous-mêmes : *Abolissez toute division entre les Eglises ; et cette autre : Rassemblez les dispersés, ramenez les égards, et réunissez les à votre sainte Eglise catholique et apostolique.* Qu'il daigne vous ramener à cette foi une et sainte, qui, par le canal d'une tradition constante nous vient, et à vous et à nous, de l'antiquité la plus reculée, à cette foi dont vos ancêtres gardèrent inviolablement le dépôt, qu'illustrèrent à l'envi, par l'éclat de leurs vertus, la sublimité de leur génie, l'excellence de leur doctrine, les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Jean Chrysostome, les deux Cyrille et tant d'autres grands docteurs, dont la gloire appartient à l'Orient et à l'Occident comme un héritage commun.

(A suivre.)

#### Série de lettres sur une question palpitante d'intérêt

#### ENCORE UNE DIGRESSION

(Suite et fin)

Je continue la citation :

« Ajoutons que partout le sang humain coulait à flots sur les autels de ces abominables divinités. Aux jours des grandes solennités, Rome païenne se rendait en foule du temple de Jupiter Capitolin au Colysée, qui était aussi un temple, mais où, pour varier les voluptés, les sacrifices revêtaient la forme de combats. Là, Germains, Gaulois, Numides, s'entregergeaient par milliers

pour l'honneur des habitants de l'Olympe et le plaisir de leurs adorateurs. Ailleurs, c'étaient les pères et les mères qui devaient, sans sourciller, fouetter jusqu'à la mort leurs petits enfants aux pieds de la statue de Diane, ou les déposer vivants et nus sur les bras, rougis au feu, d'un Moloch de bronze !

• Dans presque tout le monde civilisé, les neuf dixièmes de la population étaient composés d'esclaves ; les riches en possédaient de véritables troupeaux. Or l'esclave ne jouissait d'aucun droit, pas même du droit de vivre. « Les esclaves, disaient les codes, ne sont pas des personnes, mais des choses... » On en trafiquait comme de bêtes de somme ; on en tirait le plus de travail possible, sans autre salaire qu'une vile nourriture qu'on leur mesurait d'une main avare ; la nuit, on les tenait enchaînés dans quelque réduit fétide ; on les torturait, on les crucifiait sous les plus légers prétextes, ou simplement pour le plaisir de les voir souffrir ; usés de travaux, devenus infirmes, on les laissait mourir de faim, ou bien on les jetait en pâture aux murènes des viviers.

• Ce que la société était en grand, la famille l'était en petit : presque partout, la femme était l'esclave de son mari, qui pouvait la chasser par caprice, la faire mourir pour les plus légers motifs ; le père exerçait un pouvoir absolu et tyrannique sur ses enfants ; il avait le choix, au moment de leur naissance, ou bien de les reconnaître et de les faire inscrire au rôle des citoyens, ou bien de les exposer et de les faire mourir.

• Les guerres étaient des houcheries : le droit des gens se résumait dans le célèbre mot du Gaulois vainqueur : *Vix victis !* (*Malheur aux vaincus !*)

• Enfin, à l'époque où la civilisation païenne avait dit son dernier mot, le genre humain n'était plus qu'un vil troupeau exploité par le peuple de Rome, et Rome était à la merci d'une bête féroce telle que Tibère et Domitien, ou d'un fou furieux tel que Caligula et Néron.

• Voilà une bien faible esquisse de l'état du monde au moment où le Fils de Dieu y vint : c'est au sein de ce chaos qu'il apporta l'admirable lumière que, de son nom, l'on appelle le Christianisme ; c'est de cette décomposition qu'il fit sortir la nouvelle humanité ; c'est sur ce fumier infect qu'il vint semer et faire fleurir des vertus qui semblaient n'être faites que pour les anges : la chasteté, la virginité, le mépris effectif des richesses et des voluptés, la charité fraternelle portée jusqu'à l'amour des ennemis, jusqu'au culte du pauvre, l'amour de Dieu porté jusqu'à la haine de soi !

Une courte citation maintenant de l'admirable Histoire de l'Eglise, par Darras, vol. IV, p. 163, complètera la précédente :

« Les trente années du règne d'Hérode ne sont rien autre chose que l'invasion à Jérusalem, des lois, des mœurs, et de la civilisation du paganisme... Nous le savons, il est de mode aujourd'hui d'exalter la grandeur morale, la puissante civilisation, l'état merveilleux de ce qu'on nomme, en style classique, la belle antiquité. Mais si le monde païen réalisa l'idéal de la perfection humaine, venait faire ici-bas le Christ rédempteur, le Verbe, dont la lumière éclaire tout homme venant en ce monde? ..... Si l'antiquité gréco-romaine mérite tous les éloges qu'on lui a trop libéralement décernés, les prophètes sont des imposteurs ; l'attente des peuples fut une hallucination ; le Messie, une superfluité ; l'Evangile une barbarie ! ..... La théologie gréco-romaine hérita directement de Sodome ; elle procède de l'absence de Dieu, pour aboutir à la plus effroyable corruption qui ait jamais existé ..... Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même, » a dit le grand évêque de Meaux. .... Cornélius Népos se charge

d'apprendre à notre jeunesse studieuse des secrets qui déshonorent Alcibiade, Socrate et Platon: Cicéron, le grave moraliste, a écrit: *« Nobis, etc..... »*. C'est un latin qu'une plume chrétienne ne consentira jamais à traduire! Quinte-Curce est aussi indiscret vis-à-vis d'Alexandre et de Pausanias .... Dieu absent; l'humanité partout égorgée; l'âme avilie dans une dissolution monstrueuse, voilà le spectacle du monde gréco-romain .... Saint Paul a un mot qui résume la civilisation antique: *Deus venter est.....*

Oh! oui, la belle antiquité! A force de la faire admirer dans les écoles, on a réussi à former une génération qui n'aspire qu'à la ressusciter. Voilà pourquoi Pie IX d'abord, et Léon XIII ensuite, ont été réduits à l'état de sujets toujours épiés du royaume italien, en attendant que les païens baptisés, adorateurs de Lucifer, sous le pontificat de l'un des successeurs de l'apostat judaïsant Lœmni, forcent le Vicaire de Jésus-Christ à rentrer dans les catacombes! Ce sera le règne de l'Antéchrist, et le couronnement de la *glorieuse* révolution française, ainsi que des *aménités* de la Commune! Et qui sait? M. Dansereau vivra peut-être assez longtemps pour voir ça; et alors il pourra chanter à son aise le progrès indéfini de l'humanité par le *développement du monde matériel* et par la *multiplication des jouissances*. (Prop. 5°).

Je n'ignore pas que le grand nombre accueillera avec le sourire du scepticisme moqueur l'annonce de la venue prochaine de cette époque redoutable; mais que m'importe? J'ai vu tant d'exemples où la sagesse humaine, s'est vue forcée de s'incliner devant ce qu'on était convenu d'appeler folie. Un seul me suffira pour mettre la chose en évidence.

C'était plusieurs années avant la tourmente révolutionnaire qui devait faire de la belle France un repaire de brigands et d'assassins. Le R. P. Nectou, un vieux jésuite, ne se lassait pas d'en prédire tous les excès, et surtout la transformation des églises en temples de la Raison, où le peuple en délire irait rendre les honneurs divins à d'infâmes prostituées. Qu'on s'imagine les quolibets dont on accueillait ces prédictions, tant elles étaient invraisemblables. Était-il possible de croire qu'un peuple policé comme le peuple français, encore tout imprégné des gloires du règne de Louis XIV, put descendre à ce degré de turpitude et de barbarie? Evidemment donc le vieux jésuite était toqué. Mais quand la tempête fut déchainée, quand l'infortuné Louis XVI alla expier sur l'échafaud sa téméraire entreprise de l'émancipation des Juifs, malgré les règles tracées par l'Eglise pour mettre ses enfants à l'abri des ruines morales et matérielles que produit infailliblement le commerce des chrétiens avec le peuple déicide: alors on recueillit précieusement les témoignages de ceux qui avaient entendu les prédictions du religieux, qui n'était plus là pour éclairer la route, et l'on se rappela ce texte de l'Écriture: « Dieu a choisi les moins sages, selon le monde, pour confondre les sages » (I Cor. I. 27.)

Maintenant que je crois avoir suffisamment fait justice de la question historique, au moins pour ceux qui ne ferment pas obstinément les yeux à la lumière, il me faut revenir à la deuxième proposition de M. Dansereau; car il y a de tout là-dedans.

Ce monsieur se croit de taille à régenter les commentateurs catholiques de la Sainte Ecriture, et se fait lui-même l'interprète de la parole de Dieu, démontrant ainsi que, s'il a des talents, il n'a certainement pas la *bosse* de la modestie. Contrairement aux règles prescrites par S. Léon XIII, dans sa LETTRE SUR LES ETUDES BIBLIQUES, en date du 18 novembre 1893, dans laquelle il rap-

appelé que le Concile du Vatican a renouvelé le décret du Concile de Trente, où il est dit qu'il n'est permis à personne d'interpréter l'Écriture Sainte contrairement à ce sens (celui qu'a tenu et qui tient notre Sainte-Mère l'Église) ou au sentiment unanime des Pères, il ose appuyer sa prétention à l'ignorance d'Adam et à son début dans le progrès des sciences par le péché, sur ce texte de la Genèse : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. »

Puisque, ainsi que je l'ai démontré, sa proposition est contraire à l'enseignement de l'Église, si amplement développé par saint Thomas et les autres théologiens cités, il est clair que notre nouveau commentateur fait fi des avertissements de l'illustre Pontife qui gouverne aujourd'hui si glorieusement le troupeau du Christ, aussi bien que des Conciles.

Je pourrais m'en tenir là sur ce point. Cependant je tiens à citer saint Augustin, que je n'avais pas sous la main lorsque j'ai écrit la première partie de cette étude ; parce que je constate avec plaisir que le grand Docteur appuie de tous points ce qui précède.

A propos de l'arbre de la science du bien et du mal, voici ses paroles :

« L'arbre en question n'était donc point mauvais, mais il fut appelé l'arbre de la science du bien et du mal, parce que l'homme devant manger de son fruit, après la défense qui lui en serait faite, il devenait l'objet de la transgression future par laquelle l'homme allait apprendre, par sa propre expérience, quelle différence il y a entre le bien de l'obéissance et le mal de la désobéissance. » *S. Aug. De Gen. Lib. VIII, cap. VI* }

Et plus loin il ajoute : « Nous ne connaîtrions point le mal, si nous ne le connaissions par expérience, attendu qu'il n'existerait pas si nous ne l'avions fait, puisqu'il n'y a pas une nature du mal : le mal c'est la perte du bien, et le bien immuable c'est Dieu. » (*Ib. cap. XIV.*)

Maintenant voici ce qu'il dit sur le texte en dispute : « Que faut-il entendre par là ? que Dieu n'a parlé ainsi que pour inspirer de la crainte aux autres hommes, puisque bien loin d'être devenu tel qu'il avait ambitionné d'être, il déchut même de l'état où il était. » (*Ib. lib. XI, cap. XXXIX.*)

N'ayant pas à ma disposition une bibliothèque considérable, je ne puis qu'indiquer sommairement ce que je crois avoir entrevu, dans mes études antérieures, sur ce texte que je crois être l'un des plus mystérieux de la Sainte-Ecriture. Certes, je n'ai pas la prétention de faire accepter mon sentiment, laissant à l'Église de décider, si l'élevait, quelque contestation à ce sujet.

Les commentateurs s'accordent à voir dans cette expression l'un de nos, sortie de la bouche de Dieu, une mention du mystère de la Trinité des Personnes. Mais pourquoi Adam est-il devenu semblable à l'une des trois personnes de la Très Sainte-Trinité, et non aux deux autres ? Et à laquelle des trois est-il devenu semblable ? Pour avoir la solution, il faut se rappeler que, pour Dieu, il n'y a ni passé, ni futur ; mais que tout est un éternel présent. Selon de grands théologiens, le décret de l'Incarnation du Verbe est éternel et absolu ; seulement, sans le péché, l'Incarnation, dont Adam, disent-ils, avait certainement quelque notion avant son péché, eut eu lieu dans d'autres conditions ; mais, par le péché, le Christ est devenu en tout semblable à nous, il a porté toutes nos misères jusqu'à se rendre malédiction pour nous. (*Galat. III, 13.*) ;

et ce décret est éternel comme le premier. Ce 22<sup>e</sup> v. du 3<sup>e</sup> chapitre de la Genèse ne serait donc qu'une amplification du v 15<sup>e</sup>; car si ce dernier promet un Rédempteur, l'autre insinue les conditions de son existence. Et Adam n'en comprendra toute l'étendue que par l'expérience des biens et des maux dont son exil sera semé, y comprise la mort, par celle d'Abel tué par son frère.

C'est ainsi que l'infinie miséricorde a fourni à nos premiers parents un moyen de se pénétrer peu à peu, en avançant dans la vie, des mystères d'humiliation et de souffrances auxquels serait soumis le Verbe Incarné, par suite de leur désobéissance. Quel aiguillon pour les porter toujours davantage à l'amour du Dieu Rédempteur!

Je crois avoir suffisamment répondu aux erreurs contenues dans quatre des propositions citées, erreurs dont M. Dansereau n'a peut-être pas saisi toute la portée, je veux bien le croire. Comme bien d'autres, il n'a probablement pas eu un directeur éclairé pour lui indiquer les auteurs à étudier; c'est un malheur auquel il pourrait encore remédier, avec un peu de bonne volonté. Je le lui souhaite cordialement.

Il reste la troisième proposition où M. Dansereau semble le nier la création de la matière, et n'admettre que l'arrangement, la distribution, l'organisation d'une matière préexistante, éternelle. Comme il manque un mot à la fin de la phrase, elle n'est pas très-claire; cependant il ne paraît pas que l'expression absente puisse en changer le sens.

Si c'est bien là ce qu'il a entendu dire, il est clair qu'il pèche contre la foi et contre la saine raison.

D'abord contre la foi puisqu'il contredit le Symbole des Apôtres ainsi conçu: Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre; et le Symbole de Nicée, que l'Eglise chante tous les dimanches, ajoute: *des choses visibles et invisibles, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas Dieu.* Avant la création, dit le catéchisme, il n'y avait rien que Dieu. Tout catholique sait cela comme son *Pater*.

Ensuite, contre la saine raison. Pour un prétendu philosophe, il devrait savoir que ce qui est éternel est immuable, et qu'en conséquence Dieu lui-même n'aurait pu arranger, modeler, régir une matière essentiellement existante. Je n'appuierai pas là-dessus davantage, tant cette notion est évidente pour quiconque sait raisonner.

Ainsi, M. Dansereau pourra peut-être se faire admirer par ceux qui veulent absolument battre en brèche l'enseignement de l'Eglise; mais il n'aura aucun crédit auprès des catholiques sincères et tant soit peu éclairés.

(P. P.)

P. S. — Depuis que ce qui précède est écrit, *La Croix* (20 novembre) a apporté une partie des explications de M. Dansereau, publiées dans *La Presse* du 17. Moi-même je n'ai pas cru ce monsieur capable de commettre sciemment les erreurs que je lui reproche. Mais, qu'il l'ait voulu ou non, c'est tout au moins des erreurs, et il fallait mettre les chrétiens en garde contre elles. C'est ce que j'ai fait, tout en tenant compte de la bonne foi probable de l'auteur.

J'ajouterai que, selon moi, les explications ne suffisent pas; c'est une rétractation qu'il faudrait. Du moment qu'un catholique est convaincu d'avoir proféré des doctrines contraires à celles enseignées par l'Eglise, à quoi servent



des explications plus ou moins risquées ? A démontrer sa bonne foi ? Qui la conteste ?

D'ailleurs, c'est à lui de régler ce point avec le directeur de sa conscience, puisqu'il affirme *mettre en pratique, selon ses moyens, la somme de ses croyances catholiques*. Mais je doute que ce directeur admette avec lui *qu'il n'est pas sorti des enseignements ou de l'esprit de l'Eglise*. C'est véritablement trop fort, après ce que nous avons vu ensemble, et il y a loin de là à une rétractation.

P. P.

#### Miss Diana Vaughan.

Miss Diana Vaughan, dit Margiotta, franc-maçon converti, est fille de père et mère protestants ; sa défunte mère était française, des Cévennes, et elle en est le vivant portrait, assure-t-on ; son père d'origine anglaise, s'établit dans le Kentucky deux ans après son mariage, et l'élevage l'enrichit ; il a laissé à Miss, fille unique, une fortune considérable, dont elle use en faisant beaucoup de bien. Dès son jeune âge, à Louisville, elle n'avait pas de plus grand bonheur que d'aller voir les pauvres ; à New-York où elle se fixa plus tard, quelque temps après la mort de son père, c'était la même chose.

Comme la plupart des natures bonnes, elle a l'esprit porté à la gaieté, d'une humeur douce, volonté riieuse dans l'intimité ; c'est l'effet du sang français qui coule dans ses veines et qui corrige la rigidité native des familles protestantes. Etant née à Paris le 29 février 1864, elle plaisante volontiers au sujet de cette date peu commune, qui lui permet de n'avoir pu fêter que sept fois l'anniversaire de sa naissance, malgré qu'elle ait trente ans aujourd'hui. Mais surtout elle est contente d'être venue au monde sur le sol français ; car elle aime passionnément la France, autant que si c'était sa véritable patrie.

Elle parle et écrit le français d'une façon parfaite ; c'est même sa langue favorite. A New-York, elle l'enseignait à ses frères et sœurs des Triangles autres que le sien et avec lesquels elle était en bonne relation d'amitié palladiste ; le Triangle Phébé-la-Rose, dont elle était grande maîtresse, a été fondé par des haut-maçons de la colonie française de cette ville, en son honneur.

Je fis la connaissance de Miss Vaughan, en 1889, au Grand-Hôtel, à Naples, où elle était venue, à la suite de son voyage en France, lors de la grande exposition du centenaire de la Révolution ; j'avais tenu à lui être présenté par un franc-maçon de haute marque. C'était alors, et elle est encore aujourd'hui, — car les années semblent ne pas vouloir toucher à ses traits gracieux, — une jeune femme d'une beauté admirable, d'une poli-

tesse exquise, de manières très distinguées et d'une intelligence tout-à-fait supérieure.

Dans son regard pénétrant, l'esprit brille comme une étincelle ; puis, tout à coup, l'expression des yeux s'adoucit, et c'est la bonté de cette nature d'élite qui y éclate. Mais elle sait allier la bonté du cœur à la fermeté du caractère ; car, dans les circonstances importantes de la vie, elle est d'une énergie rare et bien au-dessus de son sexe. Causant volontiers, avec un laisser-aller charmant, ayant parfois des originalités de langage qui rappellent le gavrôche parisien, mais sans jamais descendre à la trivialité et encore moins aux sous-entendus peu honnêtes, maintenant passés en mode jusque dans les salons du grand monde, elle a la conversation agréable au plus haut degré ; c'est un vrai plaisir de passer une heure en sa compagnie, quand on a sa confiance, parce qu'avec elle on apprend toujours, et qu'elle est instruite, comme on dit, jusqu'au bout des ongles.

Loyale comme un chevalier du moyen-âge, franche à ne pouvoir pas cacher sa pensée dès qu'elle sait une mauvaise action commise, ayant le culte de la probité, honnête dans tous les sens du mot, elle a dû à son père, d'abord, et à elle-même ensuite, en sachant imposer sa volonté, d'être l'objet du plus grand respect au sein même des loges d'Adoption et jusque dans les Triangles.

D'autres écrivains ont raconté qu'elle ne voulut jamais consentir à profaner une hostie consacrée, malgré que le sacrilège soit imposé à la réception du grade de Maîtresse Templière ; et je suis heureux de confirmer ici ce fait, qui est absolument vrai. La lutte contre la fille du F. Philéas Walder est légendaire dans la haute-maçonnerie. On sait que sa réception à ce grade, dans le Grand Triangle Saint-Jacques, (25 mars 1885) alors présidé par la fameuse Sophia, fut compromise par son refus formel qu'elle opposa à la grande-maîtresse lui ordonnant de poignarder une hostie ; elle déclara résolument qu'elle ne croyait pas à la présence réelle du Dieu des catholiques dans l'Eucharistie, et que, par conséquent, elle ne voulait pas commettre un acte de folie, et il fallut l'intervention personnelle d'Albert Pike pour lever à son bénéfice les exigences du règlement. Albert Pike, en considération des services qu'il jugeait miss Vaughan capable de rendre à la haute-maçonnerie comme propagandiste de premier ordre, commanda par décret du 8 avril 1889, qu'elle serait proclamée Maîtresse Templière au titre effectif dans le Grand-Triangle Saint-Jacques, et l'appuya auprès de la haute-maçon-

nérie d'Europe en lui donnant une mission d'entière confiance, celle d'apporter à Paris sa célèbre voûte d'Instructions du 14 juillet 1889 ; et la proclamation régulière définitive de la sœur Diana, ainsi imposée par le chef suprême, eût lieu dans la capitale française le 15 septembre de cette même année du centenaire révolutionnaire. C'est de là que vient la haine mortelle de Sophia Walder contre miss Vaughan.

Telle qu'elle était alors, elle est encore. Plus grande que la moyenne, d'une voix bien timbrée et pure, sans aucun accent, d'une physionomie régulière, elle aime l'élégance, mais une élégance de bon goût, et non ce luxe ridicule qui caractérise les riches étrangères.

Sa simplicité mêlée d'élégance et d'originalité, ne l'empêche pas d'aimer le confortable ; du reste, il est nécessaire qu'il en soit ainsi ; autrement elle se ruinerait bientôt la santé dans ces incessants voyages. Heureusement, sa grande fortune lui permet de ne se refuser rien. C'est pourquoi elle voyage toujours par les transports les plus rapides, bien accompagnée, et comme une personne de sang royal. A Paris quand elle y vient, elle descend chez une de ses amies les plus dévouées, Mlle L..... de B....., si elle ne fait que s'arrêter un ou deux jours, ou bien dans l'un des premiers hôtels de la capitale, fréquenté par l'aristocratie princière d'Europe, si elle doit séjourner quelque temps.

Pour compléter d'esquisser la physionomie de cette personne sympathique malgré son erreur, de cette fière et courageuse Diana Vaughan qui a tenu un si grand rôle dans la haute-maçonnerie, je dirai enfin qu'elle possède une éloquence très entraînante, et que, parmi les sœurs propagandistes du Paladisme, elle a certainement été la plus brillante conférencière que les Triangles aient jamais eue.

Tel est le portrait que trace de Diana Vaughan le célèbre franc-maçon converti, M. Margiotta. N'est-il pas trop flatteur ? Nous n'en savons rien. Cependant, chose certaine, c'est que tous les écrivains qui ont eu l'occasion de parler d'elle jusqu'à présent, ont donné la même note. Quoiqu'il en soit, écœurée par tout ce qu'elle a vu, elle est sortie définitivement du nid sale de la franc-maçonnerie. C'est un premier pas, et un pas immense dans la bonne voie ; mais de là à sa conversion, il y a encore une distance considérable à franchir. Comme tout est possible avec la grâce de Dieu, il est permis d'espérer la conversion de cette brébis égarée, surtout, si les bons chrétiens la demandent pour elle.

D. G.

### Hypocrisie Maçonnique

La résolution suivante a été adoptée au congrès maçonnique de Milan :

Il sera créé un corps de frères propagandistes, dont la fonction sera de voyager de ville en ville, comme colporteurs et marchands de toute espèce, pour répandre partout, et notamment parmi les populations rurales, des opinions favorables à la Maçonnerie, pour en faire l'éloge adroitement parmi les profanes et la défendre contre les préjugés ; ces propagandistes, qui ne se feront point connaître pour maçons et qui, dans leurs pérégrinations, s'abstiendront de toute visite aux locaux maçonniques, seront dénommés frères ambulants ; »

### Saint Benoit-Joseph Labre

Né à Amettes en 1743, mort à Rome en 1783. Canonisé le 8 décembre 1881

(Suite)

A ceux qui le plaignaient, il disait : « Je n'ai besoin de rien... Je suis content de ma position... La Providence ne manque jamais. »

Il visitait les sanctuaires les plus renommés, y demeurant à genoux et en prières de longues journées.

Benoît-Joseph supportait en chemin, d'un cœur content, la pluie, la neige, le froid, les ardeurs du soleil ; s'oubliant lui-même, et l'esprit toujours occupé de la contemplation des choses célestes. Pour satisfaire sa faim, il se contentait de morceaux de pain dur qu'on lui offrait ; et pour étancher sa soif, l'eau des fontaines lui suffisait. La nuit, il s'écartait un peu de la route et il donnait en plein air, sur le sol, un court repos à ses membres fatigués.

Dans les villes et les villages où le portait sa piété, il donnait de si beaux exemples de vertu, que l'on considérait comme très heureux ceux qui le recevaient dans leur demeure ; souvent Dieu récompensa leur charité par d'insignes bienfaits. Fait digne de remarque : les maisons où le saint Pèlerin reçut l'hospitalité ont été miraculeusement conservées dans un grand nombre de lieux.

Entre tous les sanctuaires, la sainte maison de la Mère de Dieu, à Lorette, est celui pour lequel Benoît eut la plus grande dévotion. Pendant onze ans, il s'y rendit chaque année. Il a laissé

dans ce célèbre pèlerinage un souvenir ineffaçable. Après avoir vénéré la *Santa Casa*, les Français aiment à visiter la maison des *Sorì*, où le Saint reçut une généreuse hospitalité, et à prier dans la petite chambre souterraine où il passait les nuits.

L'admirable Pauvre volontaire de Jésus-Christ eut aussi une dévotion spéciale pour les antiques sanctuaires suisses d'*Einsiedeln* et de *Mariastein*.

Il laissait partout une insigne réputation de sainteté. Il consolait les affligés, éclairait les pécheurs, ranimait le zèle des bons par ses pieuses paroles et par ses héroïques exemples.

Sept ans avant sa mort, Benoît-Joseph fit de Rome, le lieu principal et le terme de ses pérégrinations.

Il ne quitta plus la Ville éternelle que pour se rendre, tous les ans, à *Notre-Dame de Lorette* et aux sanctuaires voisins. On le vit souvent à l'amphithéâtre de Flavien, *le Colisée*, où tant de milliers de martyrs signèrent leur foi de leur sang ; au tombeau des saints Apôtres, dans la basilique vaticane ; à l'*Ara cœli*, où il aimait à vénérer le *Sacro Bambino* et à faire le chemin de la croix ; à la *Scala Santa*, où il gravissait avec amour l'escalier du prétoire ; à Sainte-Praxède, où il vénérât la colonne de la flagellation ; à Sainte-Marie-Majeure, auprès de la crèche du Sauveur ; à la Mineure ; à Saint-Ignace, devant l'autel de saint Louis de Gonzague ; et surtout dans les églises où avait lieu l'adoration solennelle des Quarante-Heures. Il y passait de longues heures avec une modestie telle qu'il attirait les regards de tous.

Sa vie dans la cité des Papes fut celle d'un habitant des cieus bien plutôt que celle d'un homme non encore arrivé au terme de la vie : le plus ordinairement sans abri, toujours couvert d'un vêtement en lambeaux, ne prenant pour aliment que des restes qu'on lui offrait ou des rebuts qu'il ramassait dans la rue ou sur un fumier, et pour boisson de l'eau et quelquefois du vinaigre. Souvent il passait la nuit entière en prières au Colisée, où il se plaisait à parcourir les stations du chemin de la croix.

(A suivre.)

#### A travers le monde des nouvelles

*Québec*.—Les Quarante Heures auront lieu à la Basilique, le 2 ; à Berthier, le 4 ; au Sacré-Cœur de Jésus, le 6 ; à Saint-Victor, le 8.

*France*.—M. l'abbé Icard, supérieur général de la Congrégation de Saint-Sulpice, est décédé la semaine dernière, à Paris.